

CHAPITRE VI

Suite du même sujet. — Que les grâces *gratuitement données* du troisième groupe, c'est-à-dire, — la prophétie et le discernement des esprits, — le don des langues et l'interprétation des discours, appartinrent excellemment à la Mère de Dieu.

Il est temps de passer au troisième groupe des *Charismes*. Commençons par les deux premiers dons, la prophétie et le discernement des esprits.

I. — Il n'est personne parmi les chrétiens qui puisse ou veuille refuser à la Mère de Dieu la grâce de prophétie, dans quelque sens qu'on l'entende. Si nous la prenons dans la signification la *plus stricte* et la plus commune aujourd'hui, la sainte Vierge Marie fut la *prophétesse* par excellence. En voulez-vous une preuve irrécusable, lisez son Cantique : « *Et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse* » (1).

Jamais tous les caractères de la prophétie ne brillèrent d'un plus vif éclat. Quoi de plus manifeste que l'accomplissement de ces paroles ? Tous les siècles, toutes les générations, toutes les contrées du monde ne forment-ils pas un immense et perpétuel concert

(1) Luc., I, 48.

pour la nommer *bienheureuse*, la *bienheureuse Vierge Marie* (1) ?

Je mets au défi l'incrédule le plus obstiné de nier sérieusement la réalisation de ces courtes paroles, pour peu qu'il consente à les méditer : Désormais, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Fait tellement indubitable qu'à toutes les époques, depuis le temps des premiers Pères jusqu'à nos jours, on s'en est servi comme d'un argument irréfragable de la divinité de notre foi. « Considérez, je vous prie, disait, il y a bien des siècles, un saint évêque à son peuple ; considérez toutes les régions que le soleil éclaire, et voyez qu'il n'y a presque aucune nation, aucun peuple qui ne croie au Christ ; et que, partout où le Christ est confessé et adoré, la vénérable Marie, Mère de Dieu, est proclamée *Bienheureuse*. Par tout l'univers, en toute langue, dis-je, la Vierge est béatifiée ; autant il y a d'hommes, autant elle a de témoins ; ce qu'elle seule a prédit, tous l'accomplissent » (2).

Les Grecs font écho aux Latins : témoin ce passage que j'emprunte à l'un de leurs plus savants docteurs : « Un seul et même Artiste, l'Esprit de Dieu, touchait les âmes d'Élisabeth et de Marie, comme deux lyres amies. Élisabeth proclamait Marie bienheureuse... Et Marie se donnait la même louange ; ou plutôt c'est le Saint-Esprit, survenu en elle, qui, prophétisant par sa bouche virginale, disait : Vous n'êtes pas seule à me nommer bienheureuse : car voici que désormais toutes les générations m'appelleront ainsi. Je vous le demande, où est la génération qui,

(1) Personne peut-être n'a si bien montré l'accomplissement de cette prophétie que le père Poiré dans la *Triple couronne* de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu. I Traité, chap. XII. T. I, pages 358-521.

(2) S. Hildeph. Sermon. 2 (*inter dubia*), in *Append. P. L.* xcvi, 253.

depuis cette époque, n'a pas nommé bienheureuse la Vierge inconnue de l'homme, mais enceinte de Dieu par l'opération du Saint-Esprit? La parole prophétique a précédé; et l'événement a prouvé que cette parole était la vérité même » (1).

Que l'incrédulité se tourne et se retourne, elle ne pourra jamais affaiblir la valeur et la certitude de cette prophétie. Impossible à elle de recourir avec une ombre de vraisemblance à ses subterfuges ordinaires. Ici, l'accomplissement de l'oracle ne laisse aucun doute, et les circonstances de la prédiction sont de telle nature qu'elles excluent toute prévision purement humaine, toute rencontre due au hasard. Comment croire, en effet, qu'une jeune fille, pauvre, humble, ignorée de toute la terre, et s'ignorant elle-même, comme l'était Marie, ait pu soupçonner humainement pour elle-même ce que nulle fille de roi ou d'empereur n'aurait osé se promettre: l'immortalité dans le cœur et dans la pensée de toutes les générations; que cette jeune vierge ait affirmé son espérance, non pas en termes douteux, en paroles équivoques et capables de se prêter à plusieurs sens, à la manière des faux devins; mais avec une certitude, une clarté sans égale; et que cette espérance et cette béatitude si formellement prédites se soient réalisées?

Il serait si insensé de faire appel au hasard que je crois inutile de réfuter une pareille hypothèse. Encore moins pourrait-on donner l'oracle prophétique comme postérieur au fait qui en est l'accomplissement. Car le *Magnificat* n'est pas un fragment de date plus ré-

(1) Antipater Bostrens., hom. in S. Joan.-B. P. G., cxxxv, 1785, 1788, sq.

cente, frauduleusement introduit dans l'œuvre de saint Luc. Il fait trop corps avec l'Évangile. Or, si l'Évangéliste l'a inséré lui-même dans son récit, c'est qu'il est vraiment de Marie. Le temps où il écrivait, n'est pas assez loin des faits qu'il raconte pour que les effusions prophétiques de Marie, de Zacharie, de Siméon et des autres n'aient pas été fidèlement gardées et transmises jusqu'à lui.

Et ce qui rend la prophétie plus manifeste et plus éclatante, c'est la manière même dont elle s'est accomplie. *Ex hoc*, désormais, à partir de ce moment, toutes les générations m'appelleront bienheureuse. « *Bienheureuse* êtes-vous, » vient de lui dire sa cousine Élisabeth. Celle-ci la béatifiait avec un profond sentiment de respect, comme la Mère de son Seigneur. Et Marie de répondre, le regard et le cœur tournés vers le ciel: Désormais... Trente ans plus tard, une voix partira des foules qui se pressent sur les pas de Jésus: *Bienheureux* le sein qui vous a porté. Ces deux femmes représentaient l'Église catholique qui perpétue leur hommage. Or, l'accomplissement de l'oracle, loin de s'affaiblir, grandit avec les générations. C'est en vain que l'enfer veut étouffer le culte de la Mère de Dieu. Nestorius, avec toutes ses ruses et tous ses efforts, n'arrive qu'à faire crier plus haut et plus loin: *Bienheureuse*; du sein même du schisme, du sein même de l'hérésie, du sein même du Mahométisme.

On demande des preuves de notre foi qui soient en rapport avec l'état actuel de la science et de l'âme contemporaines. En voilà une: C'est une prophétie dont l'annonce et l'accomplissement supposent manifestement l'action du Saint-Esprit.

Si Marie n'était pas la Mère de Dieu, Dieu lui eût-il

donné ce témoignage ; et si le témoignage vient de Dieu, comment la foi basée sur ce mystère n'est-elle pas elle-même de Dieu ?

On demande des miracles ; non pas des miracles qui se racontent, mais des miracles qu'on puisse toucher de ses mains et constater de ses yeux. Le miracle, le voici : c'est le concert universel *béatifiant* Marie comme Mère de Dieu : car autant de fois vous entendez proclamer ce titre de *bienheureuse*, autant de fois vous constatez la vérité d'une *prophétie* dont Dieu seul peut être l'auteur (1).

Et ce n'est pas l'unique prophétie contenue dans le *Magnificat*. Je n'en relève qu'une autre. Elle est exprimée par ces mots : « Il a fait en moi de grandes choses, celui qui est Puissant ». Quelles sont ces grandes choses ? Sans contredit, la maternité qui lui fait à ce moment même porter le Verbe incarné dans ses chastes flancs. Pour mieux concevoir comment Marie prophétise dans ces autres paroles de son Cantique, il faut considérer que la prophétie ne s'étend pas seulement aux choses *futures* , bien qu'elles en soient le principal objet. Lorsque Jean-Baptiste, montrant Jésus présent, disait de lui : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde », il faisait acte de prophète. C'est que la prophétie, même dans l'acception stricte du terme, a pour matière tout ce qui dépasse notre puissance actuelle de connaître. Par conséquent,

(1) Si le miracle, la résurrection de Lazare par exemple, a plus de force pour convaincre les témoins *immédiats* du fait ; la prophétie, tout au contraire, voit croître sa force de persuasion à mesure qu'on s'éloigne du temps où elle a été faite ; car l'accomplissement en devient d'autant plus manifeste, et revêt d'autant plus le caractère extérieur d'un événement divin. C'est ce que saint Augustin montre admirablement pour les prophéties qui concernent l'Église. L. *de Fide rerum quae non videntur*, n. 5-9. P. L., XL, 174, sqq.

plus une chose est en dehors de la portée du savoir humain, plus elle est par là même objet propre de la prophétie. Or, pour tous ceux qui sont encore dans l'état *de la voie*, le mystère du Verbe incarné ne peut être connu par les forces naturelles de l'intelligence, mais uniquement par la lumière de Dieu. C'est donc prophétiser que de le connaître et de le célébrer comme l'a fait Marie dans son Cantique. Notre connaissance, à nous, de ce mystère est celle de la simple foi, parce que ce n'est pas *uniquement* par la révélation divine que ce mystère nous est connu, mais par la prédication de l'Église, dépositaire et véhicule du témoignage de Dieu (1).

L'Ange de l'École rapporte au don de prophétie le privilège de jouir *temporairement* de la vue de Dieu, dans l'état *de la voie*. Et ce n'est pas sans raison qu'il le fait : car cette vision, *connaturelle* pour l'état des âmes arrivées à la gloire, n'entre pas dans l'ordre des lumières qui correspondent à l'état présent, c'est-à-dire à celui de la foi. Peut-on croire que la très sainte Vierge ait jamais contemplé la divine essence, avant

(1) « Considerandum est quod, quia prophetia est de his quae procul a nostra cognitione sunt, tanto aliqua magis proprie ad prophetiam pertinent, quanto longius ab humana cognitione existunt. Horum autem est triplex gradus : quorum unus est eorum quae sunt procul a cognitione *hujus* hominis, sive secundum sensum, sive secundum intellectum, non autem a cognitione omnium hominum : sicut sensu cognoscit aliquis homo quae sunt sibi praesentia secundum locum, quae tamen alius humano sensu, utpote sibi absentia, non cognoscit ; et sic Helisaeus propheticè cognovit quae Giezi, discipulus ejus, in absentia facerat, ut habetur IV Reg., v ; et similiter, cogitationes cordis unius alteri propheticè manifestantur, ut dicitur I Cor., xiv... Secundus autem est gradus eorum quae excedunt universaliter cognitionem omnium hominum, non quia secundum se non sint cognoscibilia, sed propter defectum cognitionis humanae, ut mysterium Trinitatis... Ultimus autem gradus est eorum quae sunt procul ab omnium hominum cognitione, quia in seipsis non sunt cognoscibilia, ut contingentia futura, quorum veritas non est determinata... » S. Thom., 1-2, q. 171, a. 3.

son bienheureux trépas? Il ne saurait être question de l'intuition *permanente*, qui fut le privilège incommunicable de Jésus-Christ dans son humanité, mais seulement d'une vision *passagère*, pour certaines circonstances plus mémorables dans la vie de Marie; par exemple, au moment de sa première sanctification, à la conception de son divin Fils, à l'heure où Jésus-Christ se montra devant elle, sortant du sépulcre et glorifié. Les Saintes Écritures sont muettes sur ce point, et la Tradition de l'Église n'offre rien d'assez clair pour suppléer directement à leur silence.

A défaut de preuves expresses, il est un argument sur lequel on pourrait s'appuyer pour attribuer ce privilège à la Mère de Dieu, sans toutefois l'affirmer avec certitude. Ce fut l'opinion de saint Augustin que « la substance même de Dieu a pu se révéler intuitivement » à quelques rares privilégiés, pendant le cours de leur vie mortelle; par exemple, à Moïse et plus tard à saint Paul, quand, ravi jusqu'au troisième ciel, il entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter (1). Plusieurs interprètes ou théologiens, et des plus graves, sont d'accord avec saint Augustin, bien qu'ils ne condamnent pas l'opinion contraire.

Or, une fois cette grâce concédée soit à Moïse, soit à l'Apôtre, on doit, à plus juste titre, l'admettre de Marie. N'est-ce pas ce que demande la règle invariable, formulée par les théologiens et par les Pères, règle suivant laquelle toute prérogative de grâce, accordée même à de rares privilégiés, Marie l'a reçue dans une mesure égale ou même supérieure? Voilà

(1) S. August., ep. 147, c. 13, n. 31, 32; col. de *Gen. ad litt.* L. XII, c. 28. P. L. xxxiii, 610; xxxiv, 478.

pourquoi, du moment où cette question fut explicitement posée, nombre d'auteurs, recommandables par leur science et par leur sainteté, l'ont résolue par l'affirmative, si toutefois l'opinion de saint Augustin sur Moïse et saint Paul est solidement fondée. Ils ne pouvaient croire que Dieu, sur ce point unique, ait fait exception à une règle si universellement suivie par lui dans tous les autres.

A ceux qui prétendent que la règle vaut uniquement pour les grâces allant à la sanctification personnelle des privilégiés, Suárez répondrait, avec grande raison, que ce caractère appartient merveilleusement à la vue temporaire de Dieu. Comment, après avoir joui d'une telle faveur, en perdre la mémoire; et comment se la rappeler, sans éprouver en soi d'ardents et continuels désirs d'aimer par-dessus tout la beauté tout aimable, ainsi contemplée dans sa splendeur (1)? Si nous en croyons les Saints qui les ont éprouvées, il y a de ces illuminations divines qui laissent l'âme toute brûlante d'amour, et si dégagée de l'attachement aux biens finis, qu'elle les regarde comme du fumier, afin de gagner le Christ (2); et l'illumination la plus excellente de toutes resterait stérile et sans fruit? Si donc il était certain que Moïse ou Paul, ou tout autre, ait jamais contemplé pour un moment la face de Dieu, au temps de son pèlerinage terrestre, il faudrait incontestablement attribuer une grâce semblable et plus grande à la Mère de Dieu.

Tel est, en particulier, le sentiment de saint Thomas

(1) Suar., de *Myster. viæ Christi*. D. 19, S. 4, *Dico primo*.

(2) Voir Sainte Thérèse. Château intérieur, 6^e demeure. Œuvres (trad. du P. Bouix), III, p. 505.

de Villeneuve. Le bienheureux évêque décrit l'apparition de Notre Seigneur à sa mère, au matin de la Résurrection : « Je croirais, dit-il, et je ne me trompe pas, qu'alors surtout l'âme virginale de Marie contempla par une vision intuitive, non seulement la chair resplendissante du Christ, mais le Verbe lui-même... et qu'elle vit clairement sa gloire propre et sa dignité de Mère dans ce Verbe né d'elle.

« Où en est la preuve? Je ne pourrais apporter le témoignage de nos Saints Livres; mais écoutez une conjecture de grande force. Il n'est pas douteux que la Vierge ait reçu pour elle-même toute grâce et toute perfection accordée à quelque saint que ce soit. Or, Paul a vu la divinité, comme on l'avoue généralement; Moïse a vu, sinon l'essence divine, au moins sa glorieuse image. Donc, à plus forte raison, la Mère du Christ a contemplé Dieu face à face, et souvent peut-être, pendant sa vie mortelle. Et parce qu'aucune circonstance ne paraît plus convenable pour cette vision que l'apparition du Seigneur à sa mère, il me plaît d'affirmer pieusement et sans présomption téméraire, que la Vierge vit alors le visage même de Dieu » (1).

Jusqu'ici toutes les preuves ont supposé, comme point de départ, l'interprétation du ravissement de saint Paul donnée par saint Augustin. Or, il faut avouer, dit Suarez, que cette interprétation reste bien douteuse; et l'on en peut dire pour le moins autant

(1) S. Thom. a Villan. *In Resurr. Dom.* Conc. 1^a, n. 16. Opp., 1, 498, sq.; coll. *Medin.* in 3, p. 27 a. 5; Salazar, *de Concept.*, c. 32; Lacerda, *Acad.* 12, s. 4; etc., etc.

« Quidquid de perfectione raptus et extasis, quidquid de praebitione et participatione futurae beatitudinis fuit in aliis, multo eminentius in ea creditur extitisse. Et si quidam sancti creduntur in hac vita Deum vidisse per speciem, cur non potius atque limpidius, et forsitan frequentius ac diuturnius ipsa? » Dionys. Carth. *Enar. in Cant.* V, 1, art. 14.

de celle qui place Moïse parmi les *voyants* de la divinité. « Ce nonobstant, poursuit le grand théologien, on peut croire assez pieusement et probablement, *pie satis ac probabiliter*, que la bienheureuse Vierge a parfois, dès cette vie, contemplé la divine essence; par exemple, le jour de l'Incarnation ou de la Nativité du Sauveur, à raison de la dignité sublime de Mère de Dieu dont elle fut alors investie, ou le jour de la Résurrection du Seigneur, en récompense des incroyables douleurs qu'elle avait endurées avec Jésus souffrant, ou même encore en d'autres occasions, suivant les dispositions de l'éternelle sagesse » (1).

Arrêtons-nous dans cette recherche. S'il nous est impossible d'arriver à quelque certitude, faute de raisons et de témoignages assez convaincants, ce que nous avons dit suffit au moins pour que cette grâce ne soit pas rejetée comme absolument improbable. Car ce n'est pas assez, pour la nier, de faire appel aux textes scripturaires qui refusent universellement la vue de Dieu à tout homme mortel. Ne savons-nous pas que la sacrée Vierge est, en mille choses, au-dessus des lois communes? En outre, autre est la vision béatifique, autre l'acte transitoire dont il est ici question. Celui-ci n'est que d'un instant, et ne sup-

(1) Suar., *de Myst. vitae Christi.* D. 19, S. 5. « *Addo denique* ». Ce n'est pas sans peine que j'admettrais cette vision transitoire pour le moment de la Conception immaculée de Marie : car avec elle il serait malaisé d'expliquer comment cette bienheureuse Vierge se disposa par un acte *libre* d'amour à recevoir la grâce qui lui fut alors si libéralement infusée. Je sais bien qu'il se présente une difficulté semblable, quand il s'agit des actes méritoires par lesquels son fils nous a rachetés, puisqu'il était compréhenseur. Mais peut-être la difficulté est-elle moins grande pour l'Homme Dieu que pour sa mère. En tout cas, si nous ne pouvons y échapper en parlant du Sauveur, il n'y a pas la même nécessité de la soulever pour Marie. Du reste, je me propose d'examiner plus explicitement cette question, surtout au point de vue des autorités, dans un *Appendice spécial*.

pose pas le principe intérieur et permanent de la lumière de *gloire*; tandis que celle-là, procédant d'une intelligence élevée par cette lumière divine, ne connaît ni éclipse, ni terme (1).

Jusqu'ici nous avons étudié la prophétie dans la signification plus stricte où la prennent ordinairement les théologiens. Si nous venons à la considérer suivant l'acception plus large que les Saintes Écritures, et tout particulièrement saint Paul, prêtent à ce mot, c'est chose encore manifeste qu'il faut affirmer cette grâce de la Vierge, Mère de Dieu. Relisons l'Apôtre : « Celui qui prophétise, parle aux hommes pour l'édification, l'exhortation et la consolation » (2). Tel était le rôle réservé par l'Esprit Saint aux chrétiens de Corinthe et des autres Églises, qui parlaient sous son impulsion spéciale dans les assemblées des frères.

Cette grâce ne s'est pas perdue dans l'Église, encore qu'elle s'y rencontre à de plus rares intervalles. Que de fois, dans le cours des âges, n'a-t-on pas vu des hommes ignorant ou négligeant l'art de bien dire, simples religieux, simples fidèles vivant hors des cloîtres, transformer les âmes « non par les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais par la folie de la prédication, mais par les marques sensibles de l'Esprit et de la vertu » (3) qui surabondaient en eux?

(1) « Dicendum quod divina essentia videri ab intellectu creato non potest nisi per lumen gloriae... quod tamen dupliciter participari potest: uno modo per modum formae permanentis, et sic beatos facit sanctos in patria; alio modo per modum cujusdam passionis transeuntis, sicut dictum est de lumine prophetiae, et hoc modo lumen illud fuit in Paulo quando raptus fuit; et ideo ex tali visione non fuit simpliciter beatus, ut fieret redundantia ad corpus, sed solum secundum quid, et ideo talis raptus aliquo modo ad prophetiam pertinet ».
S. Thom. 2-2, q. 175, a. 2, ad 2.

(2) I Cor., XIV, 3.

(3) I Cor., I, 2; II, 4.

C'était la grâce de la prophétie décrite par l'Apôtre; et voilà ce que durent être et produire les paroles de Marie, non pas dans des exhortations publiques, mais dans les entretiens familiers qu'elle avait sur les choses divines. Qui fut jamais inspiré comme elle et mu comme elle par l'Esprit-Saint, dont elle était dans toutes ses puissances et dans tous ses membres le très docile organe?

C'est bien d'elle, après son fils notre Sauveur, qu'on pouvait dire, quand on avait eu le bonheur de l'entendre : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, quand elle nous parlait » (1)? A elle aussi, comme à nulle autre, convient en toute vérité la louange que l'Époux donne à l'Épouse : « Vos lèvres, ô mon Épouse, sont un rayon d'où coule le miel; le lait et le miel sont sous votre langue » (2). Comme son fils elle est « belle entre tous les enfants des hommes, et la grâce est répandue sur ses lèvres » (3); non pas cette grâce qui flatte et qui plaît par la recherche des paroles affectées ou doucereuses; mais la grâce surnaturelle qui fait goûter les choses de Dieu, qui dissipe les nuages de l'esprit et du cœur, et porte suavement à l'accomplissement du bon plaisir divin; la grâce enfin qui faisait de toute parole de cette Vierge une invitation pressante et puissante à l'amour de Dieu.

Certes, la bienheureuse Vierge Marie ne devait pas se répandre en longs discours. Mais je m'imagine à bon droit qu'il en était de ses paroles comme de celles que Jésus disait jadis à ses disciples, et qu'il fait encore entendre au cœur de ses amis de choix; courtes,

(1) Luc., XXIV, 32.

(2) Cant., IV, 11.

(3) Psalm., XLV, 3.